

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) - les vacances exceptées.

L'ÉTUDIANT
 AFFIRMONS NOUS!
 ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
 Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :
 Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre
 Etranger, . . . 7 fr. 50
 Il est strictement payable à l'avance.

ARRIVISME

Une constatation que ne manquent pas de faire ceux qui observent un peu "chez nous", c'est que la jeunesse actuelle est avant tout, arriviste, cyniquement arriviste.

Au collège, comme à l'université, nous préoccupons moins d'apprendre bien et beaucoup, que de finir vite. Nous brûlons les étapes qui séparent le temps des études et la vie dans le monde; nous nous débarrassons autant que possible de tout ce qui nous semble superflu, de toute science sans utilité immédiate, comme d'un bagage encombrant et inutile.

L'on ne trouve chez la plupart des étudiants aucun enthousiasme pour quoi que se soit; aucun respect pour le mérite, pour l'amitié, pour l'amour, aucun goût pour les choses de l'art ou de la science. Le seul respect que l'on ait, c'est celui de l'argent; les seules amitiés qu'on entretienne sont celles qui serviront de marche-pied pour arriver plus tard; l'amour et le mariage sont classés parmi les questions d'affaires et n'ont rien de commun entre eux; quant aux Beaux-Arts, on les considère comme choses futiles, ils ne retiennent l'attention que d'un petit nombre de personnes regardées par les autres comme de "petites gens".

En négligeant l'étude pour le monde, en nous consacrant trop aux roueries de la politique, nous avons fait la rencontre de la forme la plus laide et la plus déprimante de l'ambition. Je veux parler de l'arrivisme: mal contagieux dont nous souffrons tous.

Etre arriviste, c'est méconnaître la justice puisque c'est avoir le désir d'arriver avant son tour, avant les autres, et sans respecter leurs droits, leurs travaux, leurs titres; c'est bassement acquiescer sur ses épaules, ses confrères, une avance prompte et notable par la flatterie envers les puissants, par la recherche et l'exploitation de toutes les circonstances, sans scrupule aucun, mais avec cynisme et apreté.

C'est encore l'oubli du devoir, non pas pour faire beau et bien, mais pour arriver au but fixé; c'est rechercher le succès non par la route droite, honorable, claire et ensoleillée, mais par les chemins cachés, les voies détournées, les raccourcis mal fréquentés.

C'est négliger le droit, le grand et le beau, pour rechercher la force brutale. C'est mettre une sourdine à la voix de sa conscience; savoir renier en temps opportun ses convictions; tirer bénéfice de la bonne foi, de la sympathie, de l'amitié des autres pour s'élever à leurs dépens.

L'arrivisme, c'est tout ce que je viens de dire et bien d'autres choses encore. C'est ce désir d'arriver à tout prix qui rend si égoïste, qui endureit les coeurs et rapetisse les intelligences.

Allez donc parler d'idéal, de justice, de dévouement et d'abnégation à tous ces jeunes gens aux appétits aigus qui ne songent qu'à s'enrichir vite, à ces "struggle-for-lifer" comme les appelait Alphonse Daudet, dont le coeur, l'intelligence, l'imagination ne sont que cupidité insatiable!...

Ah! s'il y a de nos jours tant de vulgarité, de médiocrité chez la jeunesse; si l'on rencontre un peu partout tant de ces fantoches qui "traînent au rythme craquant de leurs escarpins vernis, une existence vide de sentiments comme d'idées"; si vous ne trouvez chez les jeunes gens aucun bon mouvement vers des choses élevées et saines, aucune sympathie, aucun encouragement pour ceux qui s'élèvent au-dessus des bassesses courantes, n'est-ce pas dû à ce que cette frénésie arriviste qui gagne les plus énergiques a éteint en eux toute flamme d'idéal, toute ambition vers le Bien, le

Beau et le Grand? Ne nous parlez pas, de dévouement, d'abnégation, d'idéal, nous sommes des gens pratiques... des gens pratiques, vous dis-je!

JACQUES HERMIL.

PAGES RETROUVÉES

A des étudiants

UN DISCOURS DE M. RENE BAZIN

M. René Bazin a présidé la réunion des anciens étudiants de l'Institut catholique de Paris, auxquels s'étaient joints de nombreux étudiants pas anciens du tout. C'est à ceux-ci que l'éminent académicien a adressé l'allocution suivante, charmante de coeur, d'esprit et de grâce, dont l'éloquente leçon portera ses fruits dans la jeune génération non seulement de France, mais aussi du Canada!

Ce sont les aînés qui m'ont invité, mais je ne parlerai pas pour eux. Ils ont fait les mêmes expériences que moi, un peu moins longtemps, mais les mêmes. Nous pourrions nous asseoir en rond, et nous dire, les uns aux autres: "Il n'a pas été drôle, le temps où nous avons vécu!" C'est aux jeunes qu'il est utile de dire pourquoi notre période, à nous, fut pleine de déceptions.

Vous saurez donc, mes amis les étudiants que les hommes qui sont plus âgés que vous ont souffert de certains maux dont vous ne souffrirez pas, du moins avec la même rigueur. Ne craignez point que je vous en accable. Je vous en indiquerai deux seulement. Je vous assure que je vous en épargne beaucoup.

Nous avons été victimes, d'abord, d'une histoire falsifiée, ou singulièrement partielle. Henri Martin, Michelet, Louis Blanc, Vaublanc étaient les historiens classiques, les fournisseurs de l'enseignement français, pour la partie historique. Un peu au-dessus d'eux, -- je parle au seul point de vue de l'équité, -- il y avait l'histoire des Girondins, de Lamartine; l'histoire de la Révolution et de l'Empire, d'Adolphe Thiers; très au-dessous, mais fournissant une abondante copie appropriée à la presse libérale, il y avait le lamentable Capéfigue. Eux et quelques autres, ils se partageaient le monopole de l'histoire, et parmi les époques passionnantes, chacun avait pris la sienne, moyen-âge, révolution de 1789, empire, restauration, république de 1848. On ne pouvait entrer chez un magistrat, chez un avocat, chez un commerçant déjà renté et fourré, sans apercevoir, dans la bibliothèque, et mises en belles places, et reliées en veau, ces collections de livres, tous admirateurs de la même idole. Sans doute, il n'était pas impossible de trouver des jugements plus équitables, mais il fallait être avisé que les oracles officiels ne disaient pas la vérité. Combien de Français ont vécu et sont morts sans même s'en douter, ayant eu au coeur les haines ou les préventions les plus injustes! Sans doute, encore, si nous voulons étudier le moyen-âge, la préface monumentale de "Sainte-Elisabeth de Hongrie", où Montalembert s'est montré un si bel explorateur, l'ouvrage de Hurter, et quelques autres donnaient l'idée de la libre et prodigieuse activité du treizième siècle. Mais tout l'enseignement ignorait cette justice, et, par mépris de l'Eglise, on continuait de qualifier de barbares les siècles où elle était puissante. L'opinion n'était pas nouvelle, du moins dans sa formule, et je le sais bien. Mais ce qui pouvait être ignorance, au temps de Louis XIV, ne l'était plus au milieu du dix-neuvième siècle

et chez des historiens de profession. Il était permis d'admirer le style gothique, remis à la mode par la "Notre-Dame de Paris", de Victor Hugo; la civilisation d'où procédaient de telles oeuvres restait méconnue, comme si une cathédrale, témoin irréprochable, n'enseignait pas qu'elle est la fleur d'un esprit ordonné, d'une sensibilité affinée, d'une culture en tous sens, et la preuve, je ne dis pas d'une parfaite mais d'une très belle humanité. L'erreur était plus criante encore, plus audacieuse et plus nuisible peut-être, que cette histoire entretenait au profit de la Révolution, de ses principes, de ses journées et de ses hommes. On créait de toutes pièces, -- je crois qu'ici l'expression est juste, -- la légende de la Révolution. Les historiens poètes célébraient les vertus ou la sensibilité des monstres, ils excusaient le crime en tâchant d'y associer la France, ils ne déclaraient point le sang versé, mais ils le déclaraient impur, et jamais, dans aucun livre d'aucune autre époque, le mot "peuple" n'eut un sens plus restreint ni plus arbitraire, qu'il s'agit de la populace qui assassinait et pillait, ou de l'effroyable minorité qui profitait, en fin de compte, de tels bouleversements. C'était la méthode du mensonge lyrique. Elle est démodée. Nous avons aujourd'hui la méthode sèche, où la glorification du crime est remplacée par la prétérition de ce qui gêne. A lire certains auteurs contemporains, il semblerait que la Révolution, de 1789 à 1800 et au-delà, fut une paisible lutte de doctrines religieuses, sociales, politiques et économiques. Et, lorsqu'on nous parle de la fraternité décrétée par les assemblées, on omet de raconter comment elle fut entendue, et l'est encore. Mais, outre que les historiens de cette nouvelle école révolutionnaire sont très ennuyeux, ce qui limite heureusement le mal qu'ils peuvent faire, vous avez de belles et véridiques histoires de la plupart des périodes importantes. C'est ce qui m'a permis de dire qu'au temps de ma jeunesse, nous étions moins favorisés que vous ne l'êtes.

Je suis persuadé, d'ailleurs, que vous avez l'habitude de contrôler les affirmations historiques qui vous étonnent. Toutes les fois que le catholicisme est en cause, il faut se délier de l'ignorance ou de la malignité de l'adversaire, et encore de l'incurable paresse qui fait que les compilateurs se copient les uns les autres. Je me rappelle qu'il y a une vingtaine d'années, feuilletant un recueil de jurisprudence, je trouvais, au mot duel, cette affirmation qu'au moyen-âge, les prêtres usaient du duel judiciaire, soit en nommant des champions qui combattaient pour eux, soit en combattant eux-mêmes. Jusque-là, rien ne me choquait. Des abus ne sont pas des lois, des clercs qui se battent

AVOIR PEUR EN MARCHANT...

Avoir peur en marchant d'éveiller la tigresse
 Qui dort en Elle, au fond du coeur mystérieux;
 Et rester, du matin jusqu'au soir, anxieux,
 Perdu, flottant, ainsi qu'une épave en détresse.

S'éveiller en rêvant tout bas d'une caresse,
 Espérer un regard, un mot plus gracieux,
 Et se heurter au bleu glacial de ses yeux,
 Souffrir au timbre froid de sa voix sans tendresse!

Toujours l'indifférence éloignuse, et toujours,
 Dans les heures de haine et dans les mauvais jours,
 Les reproches d'acier dont les pointes sont sûres!

Tout cela! ce supplice âcre de tout moment,
 Ces inattentions, ces dédains, ces morsures!
 C'est ton amour pour moi, très doux et très élément!

Et moi, je te salue en comptant mes blessures!

LOUIS MARSOLLEAU.

ne sont pas l'Eglise. Mais l'auteur, voulant appuyer son affirmation, ajoutait textuellement: "Les papes Nicolas Ier et Eugène III, consultés sur ce cas de conscience, répondirent que l'on devait continuer d'en user selon l'ancienne coutume". Le juriste voulait-il dire que les papes avaient, doctrinalement, approuvé le duel judiciaire? Peut-être non, peut-être oui. Vous connaissez l'espèce de petite émotion qui nous saisit, à la lecture de certaines phrases contre l'honneur de la foi, et qui nous avertit, et nous fait dire aussitôt: "Cela est faux, certainement, et je vais en chercher la preuve".

(A Suivre)

AVIS

Nous prions nos collaborateurs de bien vouloir signer leurs écrits d'un nom responsable; si cette formalité n'est pas accomplie, leurs envois seront impitoyablement refusés.

Nous leur rappelons encore qu'ils ne doivent écrire que sur un côté du feuillet et bien lisiblement.

Grand bien leur fasse!

CONCERT

Il y aura, lundi, le 23 février, un concert à Saint-Hyacinthe, donné par le quatuor Laval. Au nombre des solistes nous remarquons MM. Antonio Brassard et Arthur Dufresne. Les étudiants sont invités à s'y rendre en foule.

Avis important

A LIRE AVEC ATTENTION

Tous les amis de notre journal universitaire nous rendraient un immense service s'ils consentaient à nous envoyer le prix de leur abonnement. Ils nous épargneraient une forte dépense d'argent et de temps; chacun se rappelle, je n'en doute pas, que cette oeuvre ne subsiste que grâce au dévouement de quelques étudiants qui ne reçoivent en retour aucune rémunération.

L'ADMINISTRATION.

CONDOLÉANCES

A une assemblée du conseil des étudiants en médecine, il a été décidé à l'unanimité qu'un vote de condoléances soit envoyé à M. Dufresne, conseiller de 1ère année à l'occasion du décès de son frère.

LE SECRETAIRE.

10 février 1914.